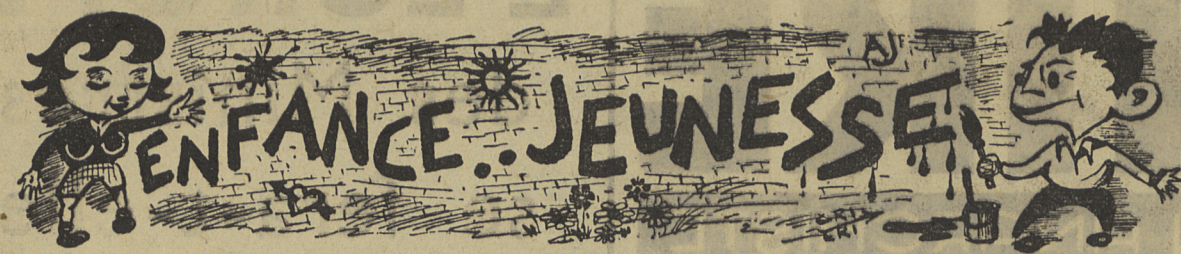


Louis BLANCHARD.

Ainsi, on constate que la situation en Extrême-Orient si elle n'évolue qu lentement, si elle est toujours aussi incertaine, n'autorise aucun optimisme. Le sang continue à couler et l'égorgement « colossal » ne fait que se préparer.

(Suite page 2, col. 6).

France Réelle (n° 1), le nouvel hebdo, est l'affreux produit de la fusion de *Réalisme* et de *Paroles Françaises* : Pourquoi ces deux feuilles ont fusionné ? M. Paul Estèbe, député de la Gironde, l'explique dans l'édition :
(Suite page 2, col. 6)



LE DIVIN ENFANT... et les autres !

Il y a déjà bien longtemps de ça, un petit garçon est né dans une étable, entre une âne, une vache, sa mère (P) et le père présumé. (Si je dis présumé, c'est que, vous n'êtes pas sans l'ignorer, il y eut par la suite de nombreuses contestations quand à la paternité, ainsi que toute une histoire d'insémination artificielle ou d'adultère avec un très, très, très haut personnage...) Mais chut ! Evitons de nous étendre sur ce thème, surtout devant le petit garçon précité (les mères, ça retient tout ce que disent les grandes personnes !).

Toujours est-il, c'est que depuis ces étranges événements, la coutume veut que l'on offre des jouets aux enfants, à chaque fin d'année. Apparemment ceux-ci font figure de vainqueurs dans l'histoire et l'on ne devrait que s'en réjouir pour eux. Mais voilà, les « happy end » n'ont lieu que dans les films et pour nous, éternels coupeurs de cheveux à l'anglaise en quatre, l'affaire n'est pas si simple.

Disons, dès l'abord, à ceux qui seraient tentés de croire ces préoccupations (concernant des enfants et des jouets) bien futiles, que c'est tout de même un de nos plus grands crimes, à nous tous, adultes, d'avoir permis que les gosses soient en définitive « perdants » dans une affaire qui s'annonçait si bonne pour eux.

Avant toute chose il y a bien sûr l'argument suivant : Est-ce que Noël est valable, est-ce que toutes les fêtes en général sont valables ? Là, effectivement, la question se pose sérieusement d'autant que certains intérêts matériels entrent en jeu à l'occasion de ces festivités, intérêts dont nous parlerons tout à l'heure. Bref, l'article présent n'a pas la prétention de trancher le problème, mais de constater un fait précis : puisque les enfants reçoivent (en principe) des jouets, en fin d'année, regardons ce qu'il en est — de cette question en particulier, et de l'enfance en général.

De quelque côté que l'on se retourne, la société actuelle offre le même hideux aspect. Partout des compartiments, partout l'inégalité. Et si la lutte des classes existe pour l'homme, l'enfant en subit déjà les effets. Et c'est cela la grande honte du régime social moderne. La misère, la lutte. Tout cela est déjà terrible pour l'être humain, mais le corps est « régulier », il n'est pas déformé ; alors que pour un gosse ce n'est plus du jeu, les enfants ne sont pour rien dans nos histoires de « grandes personnes », le monde de l'enfance, lui, est innocent et une « trêve » devrait au moins exister pour eux. Eh bien, non ! Cette trêve n'existe pas, l'enfant est empoigné par la société et jeté dans la bagarre, à lui de nous suivre. Et tant pis si ses petites jambes ne peuvent s'adapter à notre pas, bien trop rapide.

De fait, l'enfant subit de bonne heure tous les bienfaits (1) de la civilisation présente. Rappelons toutes les petites misères que lui réserve l'école, avec ses punitions idiotes, ses modes d'éducation pas toujours impeccables (loin de là !), les brimades de petits camarades (des victimes comme lui, d'ailleurs) et le « dépaysement », ce fameux dépaysement des colonies de vacances où l'on apprend à déjà marcher en rangs ou à chanter la « Mar-

seillaise », comme à la colonie antituberculeuse d'Hendaye, par exemple. Mais si l'enfant se sent perdu dans ces lieux étrangers à sa famille, il l'est quelquefois autant chez ses propres parents. Une simple question : Avez-vous songé à faire le calcul du nombre de parents divorcés, séparés ou mariés ? Et ceci d'après les plaintes timides et les tristes confidences des petits camarades de votre enfance. Oui, après tous ces faits lamentables, l'enfant aspire à des compensations. Les jouets en sont une. Que l'on ne s'y trompe pas, la fête de Noël a une importance énorme pour le petit monde et l'enfant, frustré d'un joujou convoité depuis longtemps, ressent cette déstabilisation avec une intensité dont nous ne nous rendons pas toujours compte. Car c'est malheureusement un fait, l'inégalité existe aussi dans ce domaine, et un « gosse de riches » aura des jouets luxueux, alors que les autres se contentent de ce que leurs parents auront pu leur acheter.

Et c'est là qu'intervient le facteur « argent », qui conduit à cet état de choses particulièrement abject : le chantage aux jouets ». En effet, lorsque nous parlons de certains intérêts matériels, nous pensions à cette période de Noël où les bons fabricants et commerçants, la larme à l'œil en parlant de leurs difficultés financières et de la hausse des matières premières, réalisent des bénéfices scandaleux sur une vente qu'ils savent forcée, sachant bien que beaucoup de parents voudront se saigner aux quatre veines pour payer un jouet à leurs gosses. Aussi les bons fabricants et commerçants en profitent-ils. Allez-y, Messieurs, et vive la France !

Bien sûr, on nous rétorquera qu'il y a les « arbres de Noël » organisés par la Maison X... ou pour M. Machin. Bah ! là, les jouets ne sont pas évidemment d'une exceptionnelle qualité, mais que voulez-vous, on a fait son devoir, pas vrai ? Les patrons d'usines font eux aussi leur devoir.

Beaucoup de grandes « boîtes » y vont de leur sapin, de leur Père Noël appointé, et du jouet-aumône. Ce jour-là une douce atmosphère de fraternité règne dans la tôle, et le patron en profite pour donner du « Chers amis » à ses ouvriers au cours d'un laïus de circonstance où il essaiera, pas fou, de redorer son blason, en attaquant « par la bande », c'est-à-dire en se « servant des gosses contre leurs propres parents ». Dame ! l'argument paternel, voilà une bonne affaire !

En plus de ça, il y a aussi le « colis de Noël » quelquefois. On le dégustera en famille, en disant : « Ah ! le brave homme de patron, dans le fond, rien ne l'oblige à faire ça. Voilà un directeur qui comprend les ouvriers ! » Il est à souhaiter, qu'à part un petit nombre d'embrumés persévérants, les travailleurs ne se laissent pas prendre à ces manœuvres hautement psychologiques !

Mais, malgré toutes ces largesses, un grand nombre de gosses n'a tout de même pas de jouets à Noël. Pourquoi ? Allons, calmons-nous. Cela n'empêchera pas les prêtres de faire de beaux prêches, les diplomates de belles déclarations et le capitalisme de belles affaires. Cette année encore, nous verrons aux « Actualités » les sempiternelles images de la messe de minuit, des cloches sonnant et d'autres cloches déclarant avec le tremolo salivatoire d'usage : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

Oui, pendant tout cela, les petits enfants qui n'ont pas eu de jouets pourront tout de même aller voir les vitrines des Galeries Lafayette, c'est si bien fait. Pitié pour eux, pour tous ces petits oubliés ? Non, et comme le disait si justement un de nos camarades anarchistes sur un « Lib » récent, ce n'est pas de pitié qu'ils ont besoin, mais d'un changement radical de ce monde pourrissant. Ce dont ils ont besoin, c'est de la Révolution !

CHRISTIAN.

SONGE DE NOËL

par ERIC-ALBERT

A PARIS, à Washington, à Moscou les cloches sonnaient à toute volée Plum-pudding ! boudin blanc ! Vodka ! Coca-cola ! A toute volée. Les sauteurs avaient leurs bottes et ceignaient leur grand sabre. Ils paraient, képi haut, regard vide et bras ballants dans les rues enneigées, ils paraient saluer le Sauveur. Le vrai. Celui qui leur faisait signe : « Laissez-vous à moi les petits sauteurs ». Les cloches sonnaient à toute volée.

Le monde frémissait d'espoir. Jamais il n'y avait tant eu de sauteurs. Tous les pays en avaient un et tous se dirigeaient vers les églises après avoir prononcé un discours magnifique où il était question, en cette nuit miraculeuse et pleine de neige, de boue, de faim et de cadavres gélés, où il était question de paix. Et de dinde. Et aussi de bombe.

Les cloches sonnaient, sonnaient. A Washington, à Londres, à Paris, à Moscou il y avait un tas de gens agenouillés. Des gens bien, avec des doudous partout, dans les cheveux, sur les bras. Certains même sur les fesses. Ils priaient le Sauveur, celui qui, une fois, avait dit : « Mon papa, c'est le Bon Dieu ». Et qui avait eu la chance que son père fut né avant lui. Les gens bien priaient en songeant à la vodka, au plum-pudding et au boudin blanc. Noël divin en cet an de grâce 1951 promettait de pieuses indigestions.

Les cloches sonnaient à toute volée jusqu'en Californie où un nègre, attaché à un arbre, respirait encore faiblement. Il avait la mâchoire arrachée. Son œil gauche pendait sur sa joue. Autour de lui des chrétiens se tapaient sur les cuisses en songeant que, somme toute, le Christ en avait, lui, un d'autres. Enfin ils se dirigeaient vers l'église. La civilisation chrétienne était en marche. Noël ! Noël !

Sur toutes les croix du monde le doux Jésus disait : « J'ai tant aimé les hommes que je suis mort pour eux. A leur tour de crever pour moi ». Et il se félicitait en admirant le pullulement des képis dans les lieux saints. Truman, foncièrement ému, essaya ses lunettes et songea que la bombe H serait bientôt au point. Staline avala un verre de vodka. Il préparait une purge foudroyante. Pleven, avec un air idiot, suçait un pilon de camard. On se hâtait vers la messe de minuit. Les chants d'espoir montaient haut dans le ciel, très haut jusqu'au sommet de Belleville où un homme âgé calefautait avec soin portes et fenêtres. On lui avait coupé le gaz. Encore une fois il écouta le bruit des cloches. Puis il alluma un ré-

chaud à charbon de bois. Histoire de ne plus avoir froid ni faim.

Noël ! Noël ! Les diplomates se congratulaient. Les généraux se mesuraient. Les B.O.F. faisaient des affaires. Des dames charitables faisaient des colis pour les héros d'Indochine et d'ailleurs. Le Pape promettait la félicité éternelle. En Corée un homme (un Coréen paraît-il), grattait de ses dix ongles la terre dure, tellement dure qu'il ne pouvait pas l'égratigner. Il grattait, à plat ventre, et se tortillant sur son ventre où deux balles s'étaient mises au chaud. Les cloches sonnaient toujours.

Entourés de leurs courtisanes les sauteurs priaient les églises. Ils avaient faim. Quelque part du côté de l'Est un concentrationnaire sentit que ses jambes se dérobaient. Il coula dans la neige. Et la neige lui sembla chaude et accueillante. Il n'entendait plus rien : ni le miaulement du vent, ni les appels rauques des gardes. Il ne sentait plus les coups de bottes et de crosse. Il était aussi calme que le nègre californien, que l'homme de

Belleville qui maintenant avait la face bleue et les lèvres noires. Il râlait doucement, avec pudeur, il mourait déçument en digne économiquement faible.

Huitres et Sauternes ! Et grâces soient rendues au Rédempteur, au sang du Rédempteur — Sauveur en pied de l'humanité pécheresse — à ce sang qui coula pour nous. Comme celui du Coréen qui grattait toujours la terre gelée. Comme ce sang qui coulait par un trou juste à côté du nombril, à travers la capote. Sang glorieux. Sang à statistiques. Matière première pour élections (américaines, françaises, ou russes ou chinoises). Le sang coulait. Quelle richesse ! De Latrine disait en se frottant les mains de satisfaction : « Un coup de maître : 5.000 tués ! Travail magnifique ! Allons remercier le Christ ! » Les cloches sonnaient à toute volée. Noël ! Noël ! Gloire au Sauveur. Et à ses enfants de prédilection. Ceux qui cirent leurs bottes, ceignent leur grand sabre et vont entendre la messe de minuit.

Et dire peut-être une prière pour le repos de l'âme du Coréen. Celui qui, avant de mourir, a tout de même réussi à enfoncez ses dix ongles dans la terre gelée.

L'HEURE AFRICAINE

(Suite de la page 1)

Il y eut, là-dessus, les retentissants procès du R.D.A. La répression se fit encore plus sévère qu'auparavant. Finalement, l'incompréhension plus aux travailleurs indigènes que de se pencher sur l'expérience effectuée, d'en tirer des

enseignements, de mûrir une action d'autant plus vigoureuse contre le capitalisme et l'Administration que l'amertume laissée par l'étranglement des coopératives aura été immense.

Evidemment, la préparation d'une nouvelle offensive populaire ne peut être qu'une œuvre de longue haleine. Œuvre faite par les travailleurs africains eux-mêmes, en dehors des idéologies ou des solutions d'importation. Les solutions parlementaristes, type R.D.A., ou staliniennes, suscitent actuellement une méfiance croissante. Les problèmes posés sont ceux de l'Unité africaine, de la conscience sociale africaine, de l'action révolutionnaire africaine. Et il y a des gens, en Afrique Noire, qui creusent patiemment ces sujets.

Ainsi certaines indications précises nous le donnent à penser, il se prépare « quelque chose » en Afrique Noire. Quelque chose de spécifiquement africain, répondant à des conditions d'existence particulières. Peut-on affirmer que ce développement politique africain empruntera des voies symétriques ou parallèles à celles qu'ont parcouru ou suivent encore des courants d'idées « Européennes » ? Ce serait hasardeux. En tout cas, d'ores et déjà, il reste que l'Afrique accède à une position-clé dans la conjoncture sociale et politique du cinquantenaire qui s'amorce. Et l'on sait que les choses vont vite, à l'heure actuelle.

Un ministre se moque des Nord-Africains

(Suite de la 1^{re} page)

Ainsi, l'odieuse provocation ministérielle, au moment même où les services de M. Charles Brune soi-même procédaient à l'arrestation de 15.000 Nord-Africains à l'occasion du meeting prévu au Vel' d'Hiv', ne peut que s'avérer vaine. Voilà qui n'empêchera pas les travailleurs français de soutenir leurs frères colonisés ! Il s'agira, au contraire, en apportant toute l'aide nécessaire aux travailleurs nord-africains, en exigeant pour leurs organisations le droit à la libre expression, de montrer aux Charles Brune, aux Schuman et à leurs amis, que la solidarité ouvrière est loin d'être morte !

La Fédération Anarchiste, pour sa part, est aux côtés des travailleurs nord-africains brimés par les filices, les patrons, les bourgeois racistes, les colonialistes exploitateurs de tous les ordres. Elle assumera ses responsabilités d'organisation ouvrière révolutionnaire. La F.A. saura se révéler, chaque jour davantage, l'ennemi irréductible de l'oppression colonialiste ! Et quelles que soient les divergences qui nous séparent des organisations nord-africaines diverses, le SOUTIEN de la Fédération Anarchiste, INDEFECTIBLE MAIS CRITIQUE, leur est totalement acquis.

Notre position, à ce propos, commence à être connue. Elle s'est manifestée vigoureusement à plusieurs reprises. Est-il alors nécessaire de révéler que notre attitude n'a pas été sans déplaire aux tenants de l'ordre bourgeois ? De préciser que notre combat se fait d'autant plus acharné ?

COSEC.

Etudiant, vote donc !

LES étudiants vont avoir le droit (et le devoir disent certains) d'élire leurs « représentants » c'est-à-dire les présidents des A.G.E. et des corps qui eux-mêmes éliront le président de l'U.N.E.F. Mais il est vrai que le syndicalisme actuel des étudiants est un syndicalisme à la manière R.P.F.-FASCISTE, et comme le dit un petit voyou dans le « Rassemblement », ce sont leurs « dirigeants » que les étudiants vont élire.

Malheureusement, les maîtres de l'asservissement poussent le cynisme beaucoup plus loin et ils vont essayer de faire passer leurs listes aux cris de : « Il faut chasser les communistes des facultés. Nous seuls avons droit aux études. Vive la liberté ! » Et de nombreux étudiants, copieusement abrutis dans « les boîtes à curés », les écoutent bêtement, car notre patrie française où règnent l'égalité des salaires, la liberté du service militaire et des C.R.S., peut-être un jour la fraternité dans les camps de concentration gaullistes, c'est leur patrie pour laquelle ils voudraient mourir (quand ils sont saouls...).

L'U.N.E.F. et les A.G.E. sont un modèle de centralisation digne de Franco (ou de De Gaulle). Leurs bureaux (ou plus simplement leurs présidents) ont à la fois le pouvoir législatif et exécutif.

L'impérialisme français piétine

(Suite de la 1^{re} page)

les pays colonisés par la France, ne cesse de s'accroître. Autant les Marocains que les Tunisiens et aussi les Algériens ont été sensibles aux événements de Suez et d'Abadan : Les craquements de la structure impérialiste occidentale ont été perçus partout. S'étonnera-t-on alors que des gouvernants, représentant l'Orient auprès de l'Occident, n'aient pas osé ne pas se faire l'interprète des volontés populaires ?

Rabat, Tunis, Tripoli, Téhéran, Damas, Bagdad, Benghazi, autant de secteurs d'une front rigoureuse de combat : L'impérialisme occidental est entré dans la phase des révers !

Indice significatif, qu'il importe de retenir, que la complicité active qui se révèle entre les hommes de main de Schuman et ceux de Franco : on sait que le général Guillaume, odieux exécutif des basses œuvres du capitalisme et de l'Etat, vient de conférer, au Maroc espagnol, avec un général du gouvernement franquiste. Entre généraux, n'est-ce pas, il est toujours facile de s'entendre lorsqu'il s'agit de brimer les aspirations populaires. Mais il est vrai qu'une telle collusion fasciste ne peut que renforcer l'unité d'action qui s'est déjà soudée entre les Marocains « espagnols » et les Marocains « français ». Un coup porté à Schuman sera également un coup porté à Franco, une conquête du peuple marocain, mais surtout on ignore les avantages que tireraient les classes ouvrières espagnole et française, d'une défaite de leurs gouvernements impérialistes dans ces pays colonisés !

CHEZ LES AUTRES

(Suite de la 1^{re} page)

Les conditions actuelles d'existence de la presse d'opinion, la nécessité vitale de réduire les frais généraux, d'augmenter les ressources, justifient et même à imposer l'accord intervenu entre deux organes de même bord.

C'est bien ce que tout le monde pensait, mais...

Mais France Réelle répond, avant tout, au besoin de cohésion nationale auquel la France aspire.

Le moment est venu de déterminer si, oui ou non, les fils de cette terre, une fois une sensibilité commune, solidaires du même destin, sont capables de dépasser les querelles de nagueure pour faire face, ensemble, aux options nationales qui ne peuvent plus être éludées.

Donnant l'exemple de l'union, nous en appelons à l'union.

Et voilà. La fusion de Réalisme et de P.F. n'a pas été une catastrophe due à une lassitude de bailleurs de fonds, c'est un exemple, c'est un sacrifice sur l'autel de la patrie, c'est pour la France.

En somme, M. Estèbe n'a pas reçu une tuile sur la tête. Il a mis sa tête sous la tuile. Pour épargner une meurtrissure au maecadam !

Seigneur, faites qu'il n'y ait pas de vent cet hiver, si M. Estèbe, député de la Gironde, continue à tirer des théories politiques de ses emmêlements.

M. Estèbe a tort de publier des appels aux lecteurs qui se terminent par : « Ce journal est le vôtre. Indulgence plénière aujourd'hui ! et dites-nous ce que vous voulez qu'il soit ».

Il a tort, parce que, quand on nous demande notre avis, nous le donnons. Ce que nous voudrions que soit France Réelle ? Mais ce que sont Réalisme et Paroles Françaises : un souvenir.

R. CAVAN.

LIBYE

(Suite de la 1^{re} page)

Quand la pression des revendications se fait trop forte, il n'y a plus qu'un moyen pour les impérialistes de tenir sans risquer la défaite spectaculaire : c'est de créer une fausse indépendance. La Grande-Bretagne est maîtresse dans cet art.

Nous formons des vœux pour que dans le nouvel « Etat » les masses opprimées restent sur leurs gardes et créent contre les bandits impérialistes mais aussi contre leur « Etat », les conditions d'une nouvelle Société juste et vraiment libre !

RÉUNIONS PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES

PARIS-XVIII^e (Louise-Michel)

Les différents fronts de lutte

du mouvement libertaire

VENDREDI 21 DECEMBRE, à 20 h. 30

Salle Trélatine, 7, rue Trélatine

(Métro : Joffrin)

Orateur : Maurice JOYEUX

INTER-FAC

CEUX QUI JOUENT A LA REVOLUTION

Le prolétariat intellectuel a lui aussi ses traîtres et ses fonctionnaires ; mais sa grande faiblesse résulte, à mon avis, de ce que nous sommes tous, plus ou moins, de faux prolétaires, des prolétaires provisoires :

Certes, il existe des problèmes spécifiquement étudiants et une mentalité étudiante qui donnent à notre condition des traits foncièrement originaux, mais on peut se demander dans quelle mesure ceux-ci sont assez puissants pour briser la tyrannie des réflexes hérités. Et cette question a son importance, car Cayol lui-même reconnaît que « la population universitaire est l'image renversée de la population

active. C'est ainsi que les 2/3 de la population active que constituent les travailleurs manuels fournissent 1/9 de la population universitaire, tandis que le dernier tiers constitué par les classes moyennes ou bourgeoises donne les 8/9 de ses étudiants à l'université. » Quant à nous, qui n'avons pas de clientèle électorale à ménager, nous dirons que la population parasitaire du pays fournit à l'université l'énorme majorité de ses étudiants. Nous ne croyons pas à la fatalité des influences familiales, mais l'expérience prouve que si les jeunes réagissent assez souvent contre le milieu empoisonné d'où ils viennent, cela se termine généralement par une révolution bien douillette au sein du M.R.P., des conférences de Saint-Vincent de Paul ou des caves de Saint-Germain-des-Près. D'ailleurs, les évadés de la population parasitaire seront toujours moins nombreux que les garçons qui, vengés du prolétariat paysan ou ouvrier, aspirent passionnément à « monter », ne songent qu'à « réussir ».

D'ailleurs, que par nos origines nous soyons bourgeois ou non, nous le sommes tous par notre avenir. Que nous le voulions ou non, nous sommes tous les apprentis d'une « carrière », et qui niera le caractère foncièrement réactionnaire et parasitaire de la plupart des « professions libérales » ? Si le prolétariat intellectuel est mécontent et dynamique dans le présent, il est conservateur et bourgeois par son avenir, parce qu'il obéit à des mobiles tels que la réussite à tout prix ou tout

simplement l'acceptation d'une « carrière ».

Voilà pourquoi nous ne devons pas nous borner à des revendications limitées. Le réformisme est ici de l'aveuglement ou de l'hypocrisie. Si nous voulons agir dans une perspective authentiquement révolutionnaire, nous devons nous attaquer à l'avenir qu'on nous prépare. Ceci suppose un plan d'action et des méthodes spécifiques révolutionnaires sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

COSEC.

Fédération Anarchiste

La Vie des Groupes

LIEN : Les groupes n'ayant pas encore envoyé leurs motions pour le « Lien » sont priés de le faire dès maintenant.

1^{re} REGION
BELGIQUE. — Pour tous renseignements s'adresser à Abel André, 5, rue Thomeux, à Fémalle-Grande-Liége.

2^{re} REGION
ASSEMBLEE GENERALE. — L'assemblée générale de la région parisienne aura lieu le dimanche 13 janvier 1952, à 14 h. (lieu suivant convocation), Carte exigée à l'entrée.

PARIS-EST. — Réunion du Groupe de l'Est, lundi 7 janvier 1952. Présence indispensable de tous les militants.

PARIS-NORD (Acaas-Duranti). — Réunion du groupe au « Vieux Normand » (face Métro Rome), samedi 22 décembre, à 21 h. Militants et sympathisants.

ASNIERES. — Réunions le 2^e et le 4^e mercredi de chaque mois à 21 heures, Salle du Centre Administratif.

AULNAY-SOUS-BOIS. — Réunion tous les samedis à 20 h. 30 précises Café du Petit Cyran, Place de la Gare.

CLAMART. — Pour adhésion, les camarades sympathisants sont priés d'écrire 145, quai de Valmy, qui transmettra au responsable local.

YONNE. — Les camarades libertaires et sympathisants sont invités à se mettre en relations avec L. Valero, à Vincelles (Yonne).

3^e REGION
REIMS. — Réunion tous les lundis, à 20 h. 30, au local de la Bibliothèque. Paiement des cotisations, renseignements, adhésions. Service de librairie le dimanche, de 9 h. à 12 h., au marché Jean-Jaurès, face à l'Eclat Cinéma.

4^e REGION
LORIENT. — Libertaires et sympathisants. Pour renseignements : tous les jeudis, de 19 h. à 19 h. 45, café Bozoc, quai des Indes.

NANTES. — Pour le groupe d'études sociales Francisco Ferrer, adresser la correspondance à Henriette Le Schédic, 33, rue Jean-Jaurès. Appel est fait aux amis et sympathisants.

NANTES. — Groupe « Fernand Pelloutier ».

Nantes. — Permanence du groupe chaque samedi, de 17 à 20 heures, 33, rue Jean-Jaurès. Réunion mensuelle sur convocation.

Adresser toute la correspondance à Robert Fauty, rue de « Mère la Pilote ».

7^e REGION

CLERMONT-FERRAND. — Une permanence est assurée, 9, rue de l'Ange (au fond du couloir à gauche), le mardi, de 7 h. 15 à 8 h. 15, le jeudi, de 13 h. à 14 h. 30 et de 15 h. à 20 h. 30.

8^e REGION
LYON-CENTRE. — Permanence tous les samedis, de 16 h. à 20 h., et tous les premiers samedis du mois, réunion de la C.A. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bannel.

LYON-VAISE. — Le groupe se réunit tous les 15 jours, le vendredi, chez Luboz, place de Valmy-Lyon-Vaise.

OULLINS. — Exceptionnellement, la permanence se tiendra Café Joannes, 1, rue de la République, à Oullins, le samedi 5 janvier 1952, de 17 à 19 h.

9^e REGION
BORDEAUX. — Groupe Sébastien-Faure. L'école rationaliste Francisco Ferrer continue sa série de causeries tous les jeudis à 21 heures, à l'Athénée municipal. Ces cours sont ouverts à tous les militants et sympathisants.

Une librairie fonctionne tous les dimanches, de 10 heures à 12 heures, à l'ancienne Bourse du Travail, 42, rue de La Lande.

10^e REGION
TOULOUSE. — Réunions tous les vendredis de chaque mois à 21 heures, Brasserie des Sports, boul. de Strasbourg. Tous les dimanches matin vente de librairie et du « Lib » à la criée face 71, rue du Taur.

11^e REGION
PERPIGNAN. — Le groupe se réunit tous les mercredis, au local habituel.

Pour tous renseignements concernant le P.F. adressez-vous au journal, qui nous transmettra.

12^e REGION
MARSEILLE F.A.I. — Le groupe se réunit tous les mardis, de 18 h. 45 à 20 h. 30, 12, rue Pavillon, 7^e arr. 2^e étage, et fournit tous renseignements concernant la F.A.

13^e REGION
NICE. — Permanence 16, rue Gioffredo, Café du Centre, le 1^{er} et le 3^e samedi du mois, de 15 h. à 17 h.

*
COURRIER

Les camarades qui désirent un compte rendu de la conférence du 7 décembre à Nantes :

Contre la guerre qui menace, que faire ? faite par Aristide Lapeyre, en feront la demande à la camarade Henriette Le Schédic, 33, rue Jean-Jaurès.

LES 100 FRS DU « LIB »

D.	25,000	Du Puy	100	Rigal	100	Bernard	250
Deleuze	30,000	Cromarix	100	Angoras	360	Marie	125
David	100	Muzzoni	100	Créton	200	Geng	225
Brunei	100	G. Masson	200	Miro	250	Breton	250
Cospere	100	Un camarade	100	Nunes	125	Dumas	1,000
Blanchard	500	et X.	100	F. P.	100	Vinart	250
Kéravis	200	Adrien	750	Duplessis	750	Plouvier	250
Laleuf	200	X.	200	Chalard	200	Antoine	800
Pierrot	100	Collet	200	L. P.	125	Henry	500
Lambert	1,000	Nieto	250	Sandias	250	Pilloux	500
Lebon	300	Mateu	1,000	Lastagues	500	Bretonneau	100
Grd Jacques	100	Doukhan	990	Eauquet	250	Deylanque	125
Manaux	2,000	Denarie	250	Roy	100	Le Guennec	100
Paris	800	Verre	150	Plumet	100	3,000
X.	100	Novero	125	Michel	500	Damade	500
Paris-Nord	500	Vincent	200	Paul Louis	100	Croquet	100
Groupe Est	6,000	Leantier	250	Ferreira	1,000	Nukh	160
.....	1,000	500	Plumet	100	Everbecq	100
X. Mouffette	100	Testud	125	Marran	250	Croc	200
Duceri	100	Tily	250	Néjazz	250	Gua	200
Ottlé	200	Roya	125	Fariehon	750	Lancelin	100
F. Duval	1,000	Reney et José	550	Lange	150	Blanchot	100
.....	100	Francé	250	Jacquelin	250	100
Anonymous	100	Jung	100	Raphael	200	Wach	200

CULTURE ET REVOLUTION

CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

Anarchisme et Organisation

(Suite et fin) (a)

Motions en présence sur le troisième point de l'ordre du jour au Congrès Anarchiste International d'Amsterdam en 1907.

MOTION AMEDEE DUNOIS (1)

Les anarchistes réunis à Amsterdam, le 25 août 1907,

Considérant que les idées d'anarchie et d'organisation, loin d'être incompatibles, comme on l'a quelquefois prétendu, se complètent et s'éclairent l'une l'autre, le principe

même de l'anarchie résidant dans la libre organisation des producteurs ;

Que l'action individuelle pour importante qu'elle soit, ne saurait suppléer au défaut d'action collective, de mouvement concerté ; PAS PLUS que l'action collective ne saurait suppléer au défaut d'initiative individuelle (2) ;

Que l'organisation des forces militantes assurerait à la propagande un essor nouveau et ne pourrait que hâter la pénétration dans la classe ouvrière des idées

(Extraits du rapport et des interventions sur le 3^e point de l'ordre du jour au Congrès Anarchiste International d'Amsterdam en 1907)

de fédéralisme et de révolution ;

Que l'organisation ouvrière, fondée sur l'identité des intérêts, n'exclut pas une organisation fondée sur l'identité des aspirations et des idées ;

Sont d'avis que les camarades de tous les pays mettent à l'ordre du jour la création de groupes anarchistes et la fédération de groupes déjà créés.

ADJONCTION VOHRZEK-MALATESTA

La Fédération Anarchiste est une association de groupes et d'individus où personne ne peut imposer sa volonté ni amoindrir l'initiative d'autrui. Vis-à-vis de la société actuelle, elle a pour but de changer toutes les conditions morales et économiques et, dans ce sens, elle soutient la lutte par tous les moyens adéquats (3).

MOTION PIERRE RAMUS

Le Congrès Anarchiste d'Amsterdam, propose aux groupes de tous les pays de s'unir en fédérations locales et régionales, d'après les diverses divisions géographiques.

Nous déclarons que notre proposition s'inspire des principes mêmes de l'anarchisme, car nous ne voyons pas la possibilité de l'initiative et de l'activité individuelle en dehors du groupement, lequel, constitué selon nos vœux, fournira seul un terrain pratique à la libre expansion de chaque individualité.

OLIVE.

L'organisation fédérative est la forme qui convient le mieux au prolétariat anarchiste. Elle unit les groupes existants en un tout organique qui s'accroît par l'adhésion de groupes nouveaux. Elle est anti-autoritaire, n'admet aucun pouvoir législatif central à décisions obligatoires pour les groupes et individus, ceux-ci ayant un droit reconnu à se développer librement dans notre mouvement commun et agir dans un sens anarchiste et économique sans aucun ordre ou empêchement. La Fédération n'exclut aucun groupe et chaque groupe est libre de se retirer et de rentrer en possession des fonds versés, quand il le juge nécessaire.

Nous recommandons en outre aux compagnons, de se grouper suivant les besoins et nécessités de leur mouvement respectif, et aussi de ne pas perdre de vue que la

forcée du mouvement anarchiste, national et international, dépend de sa constitution sur les bases internationales, les moyens d'émancipation ne pouvant dériver que d'une action internationale concertée.

Compagnons de tous les pays, organisez-vous en groupes autonomes et unissez-vous en fédération internationale :

L'INTERNATIONALE ANARCHISTE

*

Lecture de ces motions ayant été donnée en français, hollandais et allemand, il est passé au vote.

La motion DUNOIS obtient 46 voix ; l'adjonction VOHRZEK 48 voix. A la contre épreuve une seule main se lève contre la motion, aucune contre l'adjonction qui réunit ainsi l'unanimité des suffrages.

La motion Pierre RAMUS est ensuite mise aux voix, elle réunit 13 pour et 17 contre. Beaucoup de congressistes déclarent

s'abstenir pour la raison que la motion RAMUS n'ajoute rien à celle qui vient d'être votée.

Le compte rendu de « Pages Libres » que nous avons déjà cité a souligné ainsi l'importance du vote émis par le Congrès :

Cette résolution d'Amsterdam, y est-il dit, n'est pas tout à fait sans importance : désormais, il ne sera plus possible à nos adversaires social-démocrates d'invoquer notre vieille haine de toute espèce d'organisation pour nous bannir du socialisme sans autre forme de procès. Le légendaire individualisme des anarchistes a été tué publiquement à Amsterdam par les anarchistes eux-mêmes, et toute la mauvaise foi de certains de nos adversaires ne saurait parvenir à le ressusciter.

(a) Consulter le précédent numéro.
(1) Le texte de cette motion a été quel- que peu altéré dans l'édition française des « Résolutions approuvées par le Congrès Anarchiste tenu à Amsterdam ». Nous le donnons ici tel qu'il fut rédigé et voté.
(2) La proposition soulignée résume l'amendement d'Emma Goldman.
(3) Même observation que la motion « Dunois ».

Le B.O.F. : une victime !

C'EST un fait connu ! rien de particulier ne distingue un B.O.F. de ses semblables. Surtout à poil. Mais, dès qu'il ceint son tablier bleu, plante ses poings sur ses hanches et sa personne sur le seuil de sa boutique, tout change. Surtout à l'intérieur, car ses bons sentiments, il les fourre au fond du tiroir-caisse, sous la boîte à sous. Et arbore un sourire très particulier qui tient du ragoût et de la politesse : le sourire commercial. Tous les jours un peu triste, en effet le B.O.F. est avant tout une victime. Victime de tout : et de ce fou gouvernement d'abord, qui ne gouverne pas et écrase la pauvre monde sur une cascade d'impôts invraisemblables. Et de la hausse de prix. (Il vous affirmera, même, que cela déprécie son stock), et ajoutera :

— Ecrasé mon bon Monsieur. Ah ! ce gouvernement.

Les impôts c'est « les autres » qui devraient les payer, soyons logiques !

— Nous ne travaillons que pour ça, pour l'Etat quoi ! Ah l'Etat / Tenez, prenez donc ce morceau, vous m'en direz des nouvelles.

Vous voilà arrangé, mais avec tact, élégance, honnêtement, si j'ose dire. La façon de voler vaut mieux que ce qu'on vole, et il serait tout de même excessif

d'exiger qu'en forêt de Bondy il n'y eût que des saints.

L'ennui vient des habitudes prises. D'une déformation professionnelle s'exerçant à nos dépens. Le bon commerçant n'est-il pas celui qui fait fortune en cinq ans ? Et l'imbécille, celui qui végète toute son existence au fond d'une boutique nauséabonde ? Parce que incapable, ou honnête, on ne saura jamais.

Si invraisemblable que cela paraisse je connais personnellement un B.O.F. honnête. Il m'a dit un jour qu'il était en veine de confiance :

— Nous sommes obligés de ruser, de truffer (à voix basse), de falsifier même nos comptes. Nous sommes en guerre avec tout le monde, avec le percepteur, le fabricant, le grossiste...

Comme la suite son client il n'a pas été plus loin et a conclu :

— Que voulez-vous, il n'y a plus moyen d'être honnête, c'est désespérant.

Le malheureux ! Une vraie victime celle-là. Pour arriver à couvrir les frais de sa chasse solitaire, de sa voiture et du reste il est forcé de se conduire en crapule. Pauvre type. On a beau dire, le commerce, c'est pas toujours drôle.

OLIVE.



L'INFAILLIBLE s'est empêtré

Le discours de Pie XII aux sages-femmes a provoqué un tel tollé, jusque dans les milieux catholiques, qu'un second discours, cette fois devant le Front de la Famille, a été nécessaire pour calmer les remous qui agitaient le bétail.

Si le Pape pouvait croire à sa propre infailibilité — ce qui n'est pas probable — il devrait après cela s'effacer en chantant sur l'air de Lakmé : « C'est que Dieu de nous se retire... » Car tout souverain et tout pontife quel soit, il est contraint de ruser avec son opinion publique et de manifester autant de mauvaise foi qu'un ministre profane en proie à son opposition.

Voilà qui prouve qu'un certain nombre de catholiques sont assez intelligents pour ne pas donner dans tous les papiers et que l'Église ne les retient qu'en leur permettant d'ignorer les prescriptions de leur religion, ce qui est le cas ici, nous allons le voir.

Pour sauver à la fois son autorité et son infailibilité — qui est de règle en cette matière touchant essentiellement la morale — le Pape rectifie sans rectifier, il ment par prétérition car, quoi qu'en aient dit les journaux, s'il a concédé sur la forme, il n'a rien cédé sur le fond.

LES CATHOLIQUES NE SAVENT PAS LIRE

Les catholiques, sans prendre le soin de lire correctement un premier texte qui était sans aucune ambiguïté, affirmaient d'autorité que les paroles du Pape étaient mal interprétées. Après la publication du second discours qu'ils n'ont pas mieux lu, ils poussent un soupir de soulagement, heureux que leur vénéré Père-Célibataire ne soit plus, quand il s'agit d'accoucher, en contradiction avec le bon sens et la plus élémentaire humanité.

Or, n'en déplaise à ces naïfs braves gens, le Pape reste sur ses invraisemblables positions parce qu'il ne peut faire autrement sans démolir les dogmes.

Si les catholiques scandalisés s'informent des choses de leur Église, ils sauraient que le discours aux sages-femmes ne faisait que répéter les thèses proclamées ex cathedra dans l'encyclique Casti connubii par le Pie précédent, onzième du nom ; qu'elles ont par conséquent un caractère dogmatique sur quoi on ne saurait revenir sans nier l'infailibilité d'un pape. C'est sûrement empoisonnant, mais c'est ainsi.

UN MECHANT DILEMME

Que disait le discours aux sages-femmes ? Ceci : « Il n'y a aucun homme,

aucune autorité, aucune science, aucune indication médicale (etc.)... qui puisse donner un titre juridique à disposer directement et délibérément d'une innocente vie humaine etc. » pour obtenir un but qui, peut-être en soi, n'est pas du tout illégitime... Ainsi, par exemple, sauver la vie d'une mère est une très noble fin, mais la suppression directe de l'enfant comme moyen d'obtenir cette fin n'est pas permise.

Voilà qui est clair, net et précis. Et voici le dilemme : ou bien revenir sur cette affirmation et c'est avouer que deux papes infailibles se sont trompés, ou bien concéder en prétendant que...

Pie a choisi de prétendre que l'Église n'avait jamais dit que la vie de l'enfant doit être préférée à celle de la mère. En thèse générale, bien sûr, puisque toute vie humaine doit être respectée. Mais elle l'a dit très exactement en thèse particulière par la voix de son Infaillible.

Comme on objectait que la vie d'une mère susceptible d'avoir d'autres enfants était plus précieuse que celle d'un enfant à naître, le pape répond que « l'invulnérabilité de la vie d'un innocent ne dépend pas de sa valeur plus ou moins grande ». Il rejette donc l'argument. Puis il essaie de s'en tirer en rappelant que « Nous nous sommes

toujours servi de l'expression « attentat direct » à la vie de l'innocent ».

LE JESUITE INTERVIEW

Voici maintenant le jésuitisme de la mise au point : « Une intervention... qui aurait pour conséquence accessoire — nullement voulue ni cherchée mais inévitable — la mort de l'embryon, un tel acte ne pourrait plus être qualifié d'attentat... » Admirez l'astuce et aussi l'accessoire ! Mais quelle différence y a-t-il entre une opération indirecte dont on sait qu'elle tuera le fœtus et une opération directe qui aura le même résultat ? Le Pape navigue dans l'incohérence.

Il revient d'ailleurs tout de suite à son dada par la tangente. S'il est dit, il « des cas où il faille envisager la mort de la mère quand celle-ci veut conduire à son terme la vie qu'elle porte en elle... alors rien d'autre ne reste... qu'à s'incliner avec respect devant les lois de la nature et les dispositions de la divine providence... » Autrement dit, le médecin ne doit pas intervenir, il doit laisser périr la mère pour sauver un fœtus. Cette position, qui est exactement celle de l'encyclique de Pie XI, indique par sa répétition qu'elle est bien celle de l'Église.

En bon français, cela s'appelle con-

seiller à la mère bonne catholique de se laisser mourir pour sauver un enfant qui n'est pas né, qui ne vivra peut-être pas. C'est préférer l'enfant à la mère et aussi au père qui, cela arrive, peut aimer sa femme et préférer, lui, la conserver plutôt qu'un être encore inconscient.

En bon français encore, cela s'appelle le conseiller un suicide que cependant l'Église condamne. Mais le précédent Pape s'en tirait en disant : « sacrifice volontaire admirable ». C'est ce jeu de mots qui donne la clef du débat. La rectification de Pie XII n'est qu'un jeu de mots, et c'est en cela qu'il ment. Pris entre l'absurdité de se vouloir infail- lible (il ne l'est que depuis 1870) et l'absurdité d'une vue dogmatique où s'égara son prédécesseur, le Pape marque son texte à l'aide d'absurdités distinguées.

Tout est absurde en cette affaire. Les catholiques ne s'en apercevront pas. Credo quia absurdum. Ils ont l'habitude.

LES 100 FR. DU « LIB » ...

mon pain (M. Gorki) ; Secret et violence (G. Glaser). Prix : 1.400 francs.

10^e Lot : L'ombre suit le corps (D. Rollin) ; Colin Maillard (R. Neumann) ; Les temps incertains (A. Mandel). Prix : 1.100 francs.

11^e Lot : Les Papiers (J. Rousselot) ; Les deux sœurs (D. Rollin) ; Le feu qui prend (J. Cayrol). Prix : 900 francs.

12^e Lot : Le jeu solitaire (F.-R. Delavalle) ; Maguelonne (G. Nançay) ; Nora (Marestan) ; Le Dieu des ténèbres (Koestler-Silone). Prix : 1.200 francs.

13^e Lot : L.-F. Céline, quel que je l'ai vu (M. Hindus) ; Pièces roses et noires (J. Anouilh). Prix : 1.100 francs.

14^e Lot : Le Christ d'Hollywood (U. Sinclair) ; Sébastien Faure (S. Humbert) ; Discours de la Servitude volontaire (E. de la Boétie). Prix : 600 francs.

15^e Lot : Trimard (E. Bachelet) ; Un anarchiste de la Belle époque (A. Sergeant) ; Bréviaire de la haine (L. Poliakov). Prix : 1.250 francs.

En dehors des lots présentés qui bénéficient déjà d'une ristourne, un rabais de 10 0/0 est fait sur tout achat de librairie à partir de 1.000 francs, entre le 15 décembre et le 15 janvier.

Ajouter 25 francs pour frais de colis recommandé. Les commandes doivent être passées au C.C.P. 8032-34 - Paris, LUSTRE René, 145, quai de Valmy.

8^e Lot : L'Affaire Toulay (V. Serge) ; Veille de fête (R. Bouteau) ; Ma vie d'enfant (M. Gorki). Prix : 950 francs.

9^e Lot : Le Yogi et le commissaire (A. Koestler) ; En gagnant

par
Ch.-Aug.
BONTEMPS

L'Eglise et l'Enseignement

(Suite des précédents numéros) (1) La libération venue le gouvernement de la résistance (de Gaulle à Thorez) mit 18 mois pour supprimer aux écoles les subventions accordées par Pétain. Mais les congrégations introduites par Pétain restaient, mais les écoles catholiques créées sous Pétain restaient, mais le journal La Croix qui parut pendant toute l'occupation ne fut

suspendu que quelques semaines, mais les hommes de l'Eglise étaient de nouveau au gouvernement comme sous Pétain.

Il ne fallait pas être grand clerc pour se douter que les cléricaux, pour livrer un nouvel assaut, choisiraient une période critique. Depuis la guerre, la situation internationale est de plus en plus tendue, la haute bourgeoisie internationale ne peut se priver d'une puissance aussi grande que celle que représente l'Internationale noire. Pour cette dernière, c'est une époque rêvée pour les manœuvres, les marchandages, les « Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné ». De Mun avait bien raison lorsqu'en 1887, devant une réunion de la Jeunesse Catholique, il disait ces paroles prophétiques : « C'est une œuvre de lutte que vous commencez... C'est le combat qui s'engage, la lutte solennelle qui vous est préparée quand vous allez franchir ce seuil... Et pour quel don, auriez-vous peur ? Est-ce que l'histoire de ce siècle n'est pas une continuelle revanche de l'Eglise sur la révolution ? »

L'Inquisition reprend ses droits ; déjà l'Espagne, le Portugal, le Canada, l'Italie subissent en plein le joug de l'Eglise. Déjà, plus d'un million d'enfants, sous le joug de ces peuples colonisés, reçoivent en France l'enseignement de l'Eglise. Aujourd'hui, grâce aux subventions et grâce à l'inculcation des gouvernements de la laïque France qui ont préféré la reconstruction des églises aux reconstructions des locaux scolaires, c'est presque la moitié d'une génération de ce peuple aux vingt millions d'âmes, qui va recevoir une éducation faite de croyances stupides, de régression, de superstition, de passivité et de résignation. Car malheureusement, l'Eglise catholique ne s'ingère pas seulement à faire partager sa foi, mais à éliminer de tous les cerveaux ce qui pourrait la leur faire perdre. Je vais le démontrer.

II. — L'ECOLE CONFESSIONNELLE CATHOLIQUE

Si les livres - penseurs (2) combattent avec acharnement l'enseignement catholique, et si, à quelque groupe philosophique qu'ils appartiennent, ils sont unanimes pour en dénoncer la nocivité, ce n'est pas pour la seule raison de croyance, c'est aussi et surtout parce qu'ils en refusent l'esprit et les méthodes.

Quel est cet esprit, quelles sont ces méthodes ? André Schimberg, pourtant favorable aux Jésuites, va nous en donner un aperçu : « Mieux que personne, nous dit-il, les Jésuites se sont rendus compte de la malléabilité de l'enfance, mieux que personne aussi ils ont prétendu en tirer parti, s'adressant à la fois et dans le même temps aux sens, à l'esprit, au cœur, à la volonté. C'est une suggestion — en prenant ce mot dans son acception la plus haute — que les Pères pratiquent sur les âmes en psychologiques consommés. » (3)

L'ESPRIT

L'important, ici, n'est pas de savoir si la suggestion est faite dans un but élevé ou ignoble, mais de constater que l'enseignement de l'Eglise cherche à imprimer à jamais le cerveau neuf de l'enfant pour en tirer parti, lui enlevant des son plus jeune âge sa liberté de penser, de juger et par cela même d'agir.

Dans leur propagande militante et sympathisants cléricaux voudraient nous faire accroire que cet esprit a changé, qu'il n'est plus ce qu'il était il y a des siècles, que l'Eglise est devenue tolérante, que l'Inquisition est une époque révolue, qu'aujourd'hui l'Eglise a des vues larges et modernes.

Je fais répondre à ceux-là par le cardinal Verdier, un des hommes d'Eglise qui fut considéré à vues larges :

« L'Eglise, écrit-il, impose à ses fidèles, tout le monde le sait, les vérités dogmatiques et morales dont Notre Sei-

gneur Jésus-Christ, son fondateur, lui a confié le dépôt. En dehors de ce domaine, elle laisse à ses enfants une juste et sage liberté... Extensions par ces mots que « l'Eglise » exige l'assentiment et l'obéissance pour les vérités qu'elle proclame révélées ou certaines, pour les préceptes qu'elle juge nécessaires ou utiles au salut et pour les directives qu'elle donne en vue du bien religieux ou moral. » (4)

(1) Se reporter aux numéros 291, 292 et 293.

(2) Les livres - penseurs.

(3) L'éducation morale dans les collèges de la Cte de Jésus en France (1913).

(4) Petit manuel des questions contemporaines (1938).

gneur Jésus-Christ, son fondateur, lui a confié le dépôt. En dehors de ce domaine, elle laisse à ses enfants une juste et sage liberté... Extensions par ces mots que « l'Eglise » exige l'assentiment et l'obéissance pour les vérités qu'elle proclame révélées ou certaines, pour les préceptes qu'elle juge nécessaires ou utiles au salut et pour les directives qu'elle donne en vue du bien religieux ou moral. » (4)

(1) Se reporter aux numéros 291, 292 et 293.

LES LIVRES

L'Internationale Chrétienne

L'INTERNATIONALE CHRETIENNE, de Pierre Le Franc, offre le plus grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent aux questions politiques et religieuses.

Ce livre expose, d'abord, avec précision, l'origine des dieux et des religions et met en évidence le parallélisme flagrant des différents mythes, puis il présente une critique de l'action politique de l'Eglise au cours des siècles et singulièrement en France, dont toute l'histoire est passée en revue en un raccourci saisissant.

De la revue L'Unique :

« A l'aide d'une connaissance recherchée, soutenue par une conviction qui ne manque pas d'ampleur, Pierre Le Franc situe adroitement et lumineusement les méfaits causés par la chrétienté à travers le monde depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. »

Prix : 370 francs ; franco : 400 frs.

Le III^e Reich

DEPUIS le début de cette « Aventure hitlérienne », prodigieuse d'ampleur et de mouvement, qui fait faire d'un apatride déclassé le maître virtuel de l'Europe, l'esprit de fanatisme et les réactions sentimentales élémentaires ont presque toujours remplacé, dans ce domaine, la réflexion historique et la critique des faits. C'est contre cette tendance que Le TROISIEME REICH tente de réagir.

Sans prétendre conclure — ce qui, en Histoire, n'a pas grand sens — Jean Daluces a tiré de la masse actuelle de documents français et étrangers sur la question, ces 400 pages qui tiennent du roman d'aventures à l'échelle d'une nation et de la plus passionnante des études de philosophie de l'Histoire. Cette synthèse de l'action éternelle, de la description de caractère et de la réflexion philosophique, elle tient, certes, à la nature même du sujet proposé, mais aussi à un talent d'écrivain vivant, clair et qui ne laisse jamais faiblir l'intérêt.

Des documents photographiques inédits en France et quatre cartes, dont la nouveauté étonnera le lecteur français, ajoutent à l'intérêt proprement intellectuel du texte un élément visuel incomparable.

L'ensemble ainsi composé et qui suivra un second volume consacré à l'EUROPE HITLERIENNE est, à ce jour et restera vraisemblablement pour quelques années, le plus caractéristique, le plus complet et le plus original des ouvrages du genre.

Prix : 830 francs ; franco : 900 frs.

...en fin d'année

LE DÉSÉQUILIBRE

entre

les salaires et les prix

« Réalistes pour être efficaces ». « Efficaces pour être réalistes ». Telle est la formule sur laquelle se concentre la Fédération Anarchiste. Son dernier Congrès, tenu à Lille, et les décisions qu'il a prises par rapport aux luttes syndicales et à l'action ouvrière, sont le reflet exact de cette formule.

Notre ardeur, notre ténacité pour l'obtention de l'échelle mobile, revendication essentielle, urgente, mais non point panacée universelle, ne sont pas le fait, ni le résultat d'une philosophie abstraite. Nous avons simplement les « pieds sur la terre » et nous laissons les « rêveurs » dans leur petite chapelle. C'est en parlant le langage du prolétariat, en vivant sa vie quotidienne, que nous comprenons le mieux, que nous ressentons davantage ses soucis, ses aspirations, ses faiblesses et sa FORCE.

Nous donnerons donc aujourd'hui une nouvelle argumentation, en faveur de notre revendication pour l'échelle mobile.

Interrogez n'importe qui, lisez la presse, n'importe laquelle — et vous avez le choix de la presse de droite à la presse de « gauche » — tous sont d'accord pour constater le déséquilibre entre les salaires et les prix. Mais que font-ils ? Cela est une autre histoire. Et point n'est besoin de nous étendre sur leur « action ». Vous pouvez vous-mêmes constater, apprécier et surtout juger les résultats. Un petit tour sur le marché, quelques visites à des commerçants et vous rentrez chez vous convaincus !

La différenciation, entre les salaires et les prix, s'accroît !

Nous ne suivons pas, pour notre argumentation, M. Sedillot, rédacteur à « La Vie Française ». Nous ne sommes pas jongleurs avec les statistiques et cette fautiveuse défense du franc ne nous tracasse guère. Nous n'avons ni propriété, ni commerce, ni industrie, ni actions, ni obligations à sauvegarder. Nous n'aspérons nullement à vivre du travail des autres.

M. Sedillot nous offre, dans le journal précité, un mur de lamentations. Son article intitulé : « Contre toutes les échelles mobiles » est agrémenté d'un dessin statistique et la légende ne souffre pas d'une fautiveuse interprétation. Reconnaissons-lui cette honnêteté et ce sens de classe aigu. Voici la légende : « Si l'échelle mobile avait joué par rapport au prix de la laine, indice 600, le quintal de blé vaudrait 15.050 francs au lieu de 3.600 francs. Le mineur gagnerait 3.580 francs au lieu de 1.475 francs. MAIS, IL N'Y AURAIT PLUS DE FRANC ! »

Nous voilà fixés par la lecture de l'article de M. Sedillot. Le patronat est contre l'échelle mobile des salaires et contre l'échelle mobile des prix. Mais pour cette dernière avec des nuances. Pourquoi avoir choisi pour votre statistique l'indice du cours de la laine ? Cette matière première est à l'indice le plus haut qu'il soit, dépassant de 140 points l'indice des impôts. Il eût été préférable de se baser sur l'indice moyen. Nous allons réparer cette erreur.

Tenant compte des indices des prix de détail fournis par l'I.N.S.E.E., voici leur évolution depuis 1945. Nous prenons comme base l'indice 100 pour 1938, celui-ci se trouve à 307 en 1945, 491 en 1946, 865 en 1947, 1.354 en 1948, 1.928 en 1949, 1.920 en 1950, 2.075 au début de 1951 et se situe à 2.427 fin novembre.

Voyons maintenant la partie salaire. Le salaire horaire d'un manoeuvre était de 7 fr. 50 de l'heure en 1938, celui d'un ouvrier qualifié de 10 francs. Ces deux salaires horaires sont respectivement au taux de 100 francs et 150 francs, ce qui fait, en prenant pour base l'indice 100 en 1938, les indices respectifs de 1.333 et 1.500.

Il nous est facile maintenant d'établir ce que devraient être les salaires pour être au pair avec les prix. LE SALAIRE DE 7 FR. 50 EN 1938 DEVIENDRAIT 182 FR. CELUI DE 10 FRANCS A 242 FRANCS.

Nous pensons avoir été plus clair, d'abord en nous basant sur le salaire moyen et sur les prix à la consommation. Nous pensons qu'il n'est pas raisonnable — cela n'est peut-être que calcul — de faire jouer les statistiques entre un salaire, une céréale et une matière première. Le travailleur avec son salaire n'achète pas un quintal de blé mais du pain, n'achète pas la laine brute d'Australie mais de la laine filée ou des vêtements. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas spécifiquement le prix « au départ » mais « à l'arrivée », c'est-à-dire celui à la consommation ou à l'usage personnel.

Nous sommes désormais plus forts pour appuyer l'échelle mobile des salaires. Nous pensons que cela est une question vitale pour la classe ouvrière et notre devoir est de l'inciter à l'obtenir le plus rapidement possible.

Messieurs les capitalistes, nous faisons fi de vos jérémiades. Vos revenus commerciaux, industriels et bancaires sont en excellente santé. Les nôtres s'amenuisent journellement ; contre cela, nous exigeons la parité des salaires et des prix.

La classe ouvrière a son mot à dire. Avec elle, nous saurons lutter, conquérir et vaincre.

Robert JOULIN.

Quelques heures avec...

...les « Perreyeux » de Trélazé

TOUTJOURS présents sont nos militants des « Perreyeux » de Trélazé, toujours vivants, toujours influents.

Et dans ce pays de tradition révolutionnaire et libertaire, des jeunes viennent aujourd'hui appuyer leurs aînés, relayant ceux qui disparaissent. Car nous avons vu des jeunes, pleins d'ardeur et de volonté, aux côtés des vétérans. Des jeunes qui ont suivi les campagnes des groupes F.A. de Trélazé et d'Angers, notamment contre l'Eglise réactionnaire, des jeunes qui, sur le plan syndical, sont à la pointe du combat contre le patronat et qui montrent un tel désir de connaître qu'on ne peut s'empêcher de croire à une renaissance possible de ces Universités Populaires qui furent autrefois le pilier du syndicalisme de Pellouier. Un Cercle d'Etudes Syndicalistes commencent à fonctionner à Angers, suivis par de jeunes militants et sympathisants. D'ailleurs, l'action syndicale reste, dans le Maine-et-Loire, inspirée du meilleur esprit libertaire et on sait que l'Union Départementale P.O., minoritaire et antihouhaouiste, représente la majorité des travailleurs de la région, en particulier sur ces chantiers ardoristes que j'ai pu visiter.

Et ceux qui militent, ceux qui cherchent, je les ai vus au travail, fendant et taillant le schiste, fournissant par jour à un patronat de combat et de rapine plusieurs centaines d'ardoises (plus de 1.500 souvent), ardoises sur lesquelles le patron donne 15 fr. à l'ouvrier lorsqu'il en vend pour 100 fr., alors que les frais d'exploitation sont minimes ! Les salaires ? Traditionnellement, pour les « perreyeux » qui travaillent dans de petits chantiers individuels, la rétribution est à la tâche, mais aucun compte n'est tenu des différences de qualité des blocs qui sont fournis aux travailleurs et des froids, alors qu'au contact de la pierre et de la poussière humides les mains gèrent et qu'il faut poursuivre la tâche. L'extrémité des doigts ensanglantée, ou encore lorsqu'on ne peut plus cliver la pierre trop froide, le rendement baisse, le salaire aussi. Et cependant, dans les meilleures conditions, celui qui dépasse les 25.000 francs mensuels est un rude travailleur...

Mais cela ne suffit pas aux patrons, aux directeurs, aux hauts techniciens bordés de diplômes et d'indifférence pour la peine des hommes. En contrepartie des conditions pénibles et « à la tâche » de leur travail, les perreyeux avaient jusqu'ici bénéficié de quelques « libertés » : souplesse de l'horaire, pas de contrôle policier à l'entrée et à la sortie des chantiers. Cela gênait le patronat. Absolument sans raison technique ni de rendement, prétendument pour empêcher des vols bien impossibles cependant avec la vigilance d'un gardien réduit à l'état servile, le patronat entend entourer d'un mur l'entrée des chantiers avec porte obligatoire, jalous, etc...

Il faut voir l'indignation des travailleurs. Déjà à une autre époque, sur un autre chantier, les portes avaient sauté, les jetons s'étaient envolés, et à plusieurs reprises. Les patrons d'aujourd'hui feraient bien d'y prendre garde. D'ailleurs, une délégation syndicale les a déjà prévenus ! Et quand on connaît le niveau des chantiers ardoristes, on sait qu'il ne s'agit pas de vaines menaces. Les travailleurs de Trélazé sauront défendre leur dignité contre les entreprises de ceux qui rêvent d'installer un jour un mirador et des barbelés...

La situation des travailleurs des chantiers spécialisés où l'on a instauré le travail à la chaîne n'est pas plus enviable. Au contraire, car c'est dans le bruit infernal des scies-carbo et des chariots qu'il faut produire. Et la poussière ! Cette poussière condamnant bon nombre de travailleurs à la schistose qui ruine la santé en quelques années (en 10 ans parfois) et qui ne fut reconnue que bien tard comme maladie professionnelle. Inutile d'insister sur le sort de ceux qui au fond, à 300 ou 500 mètres, respirent à pleins poumons cette poussière que les procédés modernes d'extraction (dont l'exploitation) rendent telle que les appareils d'absorption sont presque inopérants.

Il faut signaler que le travail à la chaîne et les procédés actuels d'extraction n'ont, dans cette industrie, aucune utilité technique : aucun gain de temps, blocs inutilisables par tonnes, ratés nombreux. Cependant, le patronat tend à les généraliser. C'est qu'en dehors des intérêts directement économiques, le patronat vise à la domination — et le pouvoir est un but, autant que la richesse, la critique anarchiste l'a souligné depuis longtemps — le patronat veut un prolétariat exploité, exploité selon une certaine cadence, ligoté par des règles inutiles de telle sorte qu'il perde ses réflexes d'homme libre et soit

GRÈVE MÉTRO-BUS A PARIS ?

Les syndicats Métro-Bus, toujours dans le but d'arracher la parité avec les employés communaux, s'organisent activement en vue d'une action de grève. Malgré l'opposition de la C.F.T.C., l'éventualité du mouvement de durée limitée à l'occasion des fêtes se précise.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers — La terre aux paysans

UN TOIT POUR CHAQUE TRAVAILLEUR

TOUT le monde est d'accord là-dessus, le pays a besoin de 300.000 logements neufs annuels (et cela pendant trente ans), de reconstruire toutes les maisons détruites par la guerre, d'entretenir les bâtiments actuellement debout.

Pour satisfaire à ces exigences trois problèmes sont à résoudre. Celui des crédits. Celui de la main-d'œuvre. Celui des matériaux.

LA QUESTION DES CREDITS

Les calculs ont été faits. Pour construire, reconstruire et entretenir il faut plus de mille milliards par an !

Pour construire 300.000 logements de type moyen (3 à 4 pièces), soit 80 mètres carrés de surface « hors tout » c'est-à-dire murs compris, par différenciation avec la « surface habitable » dont le coût s'élèverait pour 1952, sans hausses nouvelles, à 25.000 francs le mètre carré, 600 milliards sont indispensables.

Pour reconstruire les maisons détruites selon le programme prévu, lequel s'échelonne sur dix ans, 283 milliards sont demandés.

Pour entretenir les 12.500.000 logements de construction neuve actuellement existants, on compte que 125 milliards sont un minimum.

Au total 1.008 milliards.

On conçoit que dans ces conditions, seul l'Etat peut disposer des crédits suffisants à la mise en œuvre d'un tel programme.

Que fait l'Etat ?

En 1950, selon les statistiques officielles, 68.050 logements ont été construits, dont 30.000 au titre de la reconstruction. En 1951, ce chiffre est à peine dépassé. Mais en 1950 et en 1951, un milliard par jour a été dépensé pour la guerre d'Indochine.

A Paris seulement, 35.000 familles de trois, quatre personnes et plus, vivent dans une seule pièce (chambre d'hôtel ou chambre de bonne sous-louée). Les taudis, les îlots insalubres foisonnent. Mais le chômage partiel persiste dans le bâtiment !

LA QUESTION DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Le chômage existe et pourtant... Et pourtant, d'après un rapport de

M. Spinetta, directeur de la Construction au Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, il manquerait 200.000 ouvriers, dont 130.000 au moins relevant directement des professions du bâtiment pour bâtir à la cadence de 20.000 logements par mois ! 200.000 travailleurs qui devraient s'ajouter aux 680.000 professionnels (maçons, charpentiers en bois et en fer, menuisiers, couvreurs, plombiers, serruriers, peintres, vitriers, etc.) que l'on dénombre actuellement.

LA QUESTION DES MATERIAUX

La construction de 300.000 logements par an exige :

6 millions de tonnes de liants (chaux, ciment et plâtre), soit 75 % de la production annuelle de ces matériaux ;

600.000 tonnes de métaux ferreux ;

Plus de 15 millions de tonnes de moellons, pierres, briques et hourdis céramiques ;

Près de 18 millions de tonnes de sable et graviers ;

Plus de trois millions de mètres cubes de bois.

En tonnage de charbon, la réalisation de 300.000 logements correspond

à une consommation de 3.600.000 tonnes.

Ce qui signifie que, pour le bâtiment, une telle politique de construction impliquerait une production supplémentaire par rapport à la production de 1950.

Ce qui signifie donc la nécessité d'une main-d'œuvre accrue pour les matériaux en cause, c'est-à-dire, là encore, une solution apportée au chômage. Car le vieux adage : « Quand le bâtiment va, tout va », est loin d'être périmé !

Or le bâtiment ne va pas et tout va mal.

L'Etat, dans la construction comme dans tous les domaines, témoigne de son incompétence.

Le rôle de l'Etat est moins de construire que de détruire. C'est pourquoi, en 1952, les mille milliards indispensables à la reconstruction et à l'urbanisme iront au budget de guerre. C'est pourquoi les officiers de carrière remplaceront les architectes. C'est pourquoi les jeunes maçons, les jeunes bâtisseurs feront deux ans de service militaire comme tous les jeunes ouvriers.

Nous ferons campagne contre un tel crime...

Serge NINN.

BATAILLE DE L'ENSEIGNEMENT

Dans l'Ouest... et partout

LA lecture de la presse à la dévotion de l'Eglise et de la Réaction est toujours profitable pour nous, athés, libertaires, libre-penseurs. On y mesure en plus de la colère contenue, la mauvaise foi et la valeur des « arguments » de la gent chouanne et croasante.

La lecture de la « Libre Dépêche du Maine », n° 365, est particulièrement édifiante. Cet « Honorable » journal sort, à propos de la pétition organisée par la S.N.L., un article intitulé « Elle n'est pas chic » qui vaut son pesant d'eau bénite, article signé par un courageux anonyme qui apostille « Un du Pays ».

Un dialogue entre une institutrice portant la pétition au domicile d'un « laïque », en présence d'un crapaud de bétailier, le même qui signe « Un du Pays ». Après toutes les « justifications » que nous connaissons : l'enseignement laïque n'est pas menacé, les enfants catholiques pauvres ne peuvent bénéficier de l'enseignement de leur choix ! les considérations sur les efforts héroïques des soutiens de l'Eglise, les appels au sentiment de « démocratie », le pisse-copie de service termine par ce bouquet : « ...Je la trouve (la pétition) démodée comme un chapeau que l'on portait en 1903 ! Elle n'est pas chic... » Et voilà !

Que penser de ces sots ensoutanés qui osent parler d'idées démodées, mais qui s'inclinent devant les ukases du sieur Pacelli, pape de son état, lequel, par ailleurs, cherche à accrédiéer des monstrosités aussi ridicules que les « visions de Fatima » ? Démodée la pétition, par-

ce qu'elle rappelle l'attitude des laïques de 1903 ? Mais vous, catholiques, n'êtes-vous pas les continuateurs, dans l'esprit et dans les faits, des sorciers primitifs ? N'êtes-vous pas les marchands du temple avec vos ventes de sacrements, d'indulgences, d'eau de Lourdes, de cierges ? Vous êtes, là encore, les continuateurs des prêtres d'Isis dont vos prêtres portent même l'habit, les continuateurs de tous les prêtres, exploités continus, éhontés et sordides de tous « les pauvres d'esprit » auxquels, par ailleurs, vous promettez (ça coûte si peu) la félicité éternelle. Vraiment, ce n'est pas à vous, catholiques, de parler de « mode » et de « chic ». En donnant un autre sens au mot « chic », peut-être serait-il bon de vous rappeler les « amabilités » dont vous avez abreuvé (et vous continuez) l'école laïque. N'avez-vous pas dit et écrit que l'école sans dieu était unique-ment productive d'assassins, de forçats, de repris de justice, de putains, de voleurs ? Ah ! non, messieurs les cogots, pour le « chic », vous repasserez, vous n'êtes vraiment pas plus qualifiés pour nous donner des leçons d'élégance que le Pape pour nous parler d'accouchements !

Paul MAUCET.

Correspondants ! n'oubliez pas l'appel du « LIB »

A TRAVERS LA PRESSE SYNDICALE

LA NOTION DE PRODUCTIVITE EST AUSSI VIEILLE QUE LE PATRONAT

« Depuis qu'il y a des patrons, le souci constant du patron a été d'obtenir le maximum de produits avec le minimum d'ouvriers, c'est-à-dire très exactement, accroître la productivité de l'ouvrier. »

Depuis qu'il y a des ingénieurs, leur

seule fonction, leur seule préoccupation, la seule chose pour laquelle on les paye, c'est de chercher à « abaisser le prix de revient ». Or l'abaissement du prix de revient (si on en excepte les éléments purement financiers, tels qu'impôts, intérêts des sommes empruntées, etc.) ne s'obtient et ne peut s'obtenir que si l'on parvient à produire un même objet par des procédés moins coûteux (perfectionnements techniques) ou en obtenant un effort accru de l'ouvrier qui produira ainsi davantage dans un même temps, donc pour un même salaire (ou tout au moins, dans le cas du travail à la tâche, pour un salaire ne croissant pas proportionnellement à l'augmentation de la production) c'est-à-dire, dans les deux cas, par une augmentation de la productivité. « Abaissement du prix de revient » et « accroissement de la productivité » sont, du point de vue technique, deux expressions absolument synonymes.

Mais, évidemment, il eût été difficile de faire croire que les industriels ne s'étaient jamais préoccupés jusqu'ici de leurs prix de revient ! Tandis qu'« accroissement de la productivité » c'est nouveau, ça fait plus riche, plus moderne, et puis, surtout, ça permet aux « économistes » d'écrire de longs articles sur une nouvelle « notion » jusqu'à l'« ignorée », et ça permet la création de nouveaux comités et sous-comités, officiels et demi-officiels, ainsi que la création de firmes d'ingénieurs-con-

seils « spécialisés dans la productivité », toutes choses qui fournissent émoluments et prébendes à leurs heureux bénéficiaires, tout en se traduisant finalement par... une diminution de la productivité moyenne de la population, puisque tout ceci fournit à ces messieurs les moyens de vivre sans produire, ni même sans faire produire.

(Révolution Proletarienne, décembre 1951.)

AU SERVICE DU PATRONAT

Il n'est personne, actuellement en France, qui mette en doute la nécessité vitale d'élever le niveau de vie des classes laborieuses, en mettant à leur disposition des biens de consommation en quantité et qualité accrues.

Cette amélioration n'est possible que par une augmentation générale de la production avec une productivité accrue. Un tel effort nécessite la participation consciente de tous, dans l'assurance que l'effort collectif bénéficiera à chacun des participants.

Dans ces conditions s'est créée l'Association française pour l'intéressement des salariés à la productivité des entreprises (A.F.I.S.P.), groupement privé, libre de toutes attaches administratives, politiques ou idéologiques, qui réunit les entreprises ayant instauré, sur des bases contractuelles, un mode d'intéressement collectif de leur personnel, proportionnel à l'accroissement de leur productivité.

(L'Ouvrier Libre, Décembre 1951.)

La Gérante : P. LAVIN

CALENDRIER S.I.A.

Camarades, Demandez le nouveau calendrier S.I.A. 1952, artistiquement imagé. En vente au 145, Quai de Valmy, 90 fr. et 105 fr. port compris.

D'ANTON.

Impr. Centrale du Croissant 19, rue du Croissant, Paris-20 F. ROCHON, imprimeur